

— C'est bien ! fit Dosia en levant la tête d'un air de reine. Vous avez grandement raison : cette conduite indique chez mon cousin une crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse.

Ils étaient dans un espace découvert, au bord du lac, non loin de l'endroit où ils avaient vu les régates ; la lune s'était levée et les éclairait d'une lumière blanche si intense, qu'elle faisait mal aux yeux sur le gravier blanc.

— Quelle belle soirée ! murmura la princesse en s'asseyant auprès de son frère.

— Un temps fait à souhait pour les amoureux ! répondit Platon. Nous autres profanes, nous devrions rester chez nous, indignes que nous sommes.

Son œil glissait sur Dosia, épiait l'effet de ces paroles. Mais la jeune fille, le nez en l'air, étudiait sérieusement les taches de la reine des nuits.

— Où est le temps, soupira-t-elle, où je croyais à l'homme dans la lune ? C'était le bon temps.

— Quel âge pouviez-vous avoir ?

— Neuf ans.

La société se mit à rire ; mais Dosia n'était pas d'humeur à s'en formaliser ce jour-là.

— Oui, reprit-elle, c'était le temps où mon père m'apprenait à monter à cheval sur son beau Nègre, qu'il avait ramené du Caucase ; un cheval qui avait appartenu à une princesse géorgienne, et qui ramassait un mouchoir jeté à terre sans interrompre son galop ! La belle et bonne bête ! Je n'ai jamais été si heureuse. Nous nous promenions à cheval le soir, papa et moi, et nous regardions la lune. Papa me disait qu'il y avait une porte, et que de temps en temps l'homme de la lune l'ouvrait pour voir ce que nous faisons. Mon Dieu ! que de fois, en marchant dans nos allées, je suis tombée à quatre pattes pour avoir regardé en l'air !

— Que d'autres ont fait comme vous ! dit Platon à demi-voix, presque pour lui seul.

Dosia le regarda ; son visage enfantin changea d'expression, et elle répondit soudain d'une voix plus grave :

— Il est beau de tomber pour avoir regardé le ciel.

Platon, surpris, leva les yeux à son tour ; le visage de Dosia, sérieux et doux, lui parut transfiguré.

— Le croyez-vous ? dit-il sans élever la voix.

Sa sœur expliquait à Mourief un mécanisme très-compliqué de battoise automobile pour les travaux des champs.

— Mon père me le disait, et j'ai toujours cru aveuglément à ce que me disait mon père, répondit la jeune fille. Il m'a répété cent fois : Ne te laisse jamais décourager par les obstacles ; ne t'arrête jamais à une pensée mesquine ; lève toujours les yeux plus haut...

— Votre père était un homme de bien, répartit Platon.

Dosia posa doucement sa main gantée sur la main du jeune homme et la pressa fortement comme pour lui dire merci.

Ils restèrent silencieux pendant un moment.

— Je parle bien rarement de mon père, reprit Dosia très-bas. A la maison, je n'ose pas... ma mère se met à pleurer... mes sœurs ne s'en soucient pas... J'étais sa Benjamin...

— Nous parlerons de lui tant que vous voudrez, répondit Platon. Je serai heureux de connaître un homme de cœur par la trace qu'il a laissée dans la mémoire de son enfant préféré.

Ils s'enfoncèrent dans les souvenirs de Dosia.

Pendant ce temps, Pierre était le plus heureux des hommes. Assis auprès de la princesse, il l'écoutait décrire les machines de son exploitation agricole, et le nombre des vis et des boulons prenait pour lui une importance extraordinaire.

Il était pénétré d'admiration pour ces belles vis et ces heureux boulons qui tenaient les pièces ingénieuses

de ces superbes machines. Il se sentait fondre de tendresse à l'idée que ces chefs-d'œuvre de l'industrie avaient l'inestimable bonheur de fonctionner sous les yeux de la princesse quand elle allait dans ses domaines ; et soudain l'idée qu'elle allait partir pour un de ces voyages vint le glacer.

— Partez-vous bientôt ? dit-il au milieu de la description d'un système de ventilation perfectionné.

— Dans cinq jours. Je ramènerai votre cousine chez sa mère et, de là, j'irai dans mon bien.

— Pour longtemps ? demanda Pierre consterné.

— Pour un mois.

— Un mois ? Mon Dieu ! que ferai-je pendant tout ce temps-là ?

— Que faisiez-vous au temps chaud ? dit la princesse avec une douce raillerie.

— Dans ce temps-là, répondit Pierre, je ne vous connaissais pas ; je n'étais bon à rien.

— Je vous laisserai des livres...

La voix de la princesse avait imperceptiblement baissé pour dire ces mots... Le silence régna un moment sur le banc.

— Il est tard ! dit tout à coup la princesse. Allons ! messieurs, il est temps de rentrer.

Les jeunes gens accompagnèrent les dames jusqu'au logis de Sophie. On prit gaiement une tasse de thé, et l'on se sépara.

— Platon, dit tout à coup Pierre pendant qu'ils regagnaient la caserne, ta sœur est admirable. Je n'ai jamais vu de femme pareille, si-sensée, si pratique et si bonne.

— Il n'y en a qu'une au monde, répondit Platon en souriant, comme il n'y a qu'une Dosia Zaptine. Seulement, ma sœur n'a pas de prophète, elle n'a que des adorateurs.

Pierre baissa la tête comme s'il avait reçu une semonce et ne dit plus rien.

XIV

Quelques jours après, la dormeuse de la princesse déposait les deux voyageuses sur ce perron où Pierre avait ramené Dosia à sa famille ébahie.

La même famille, parfaitement calme cette fois, leur souhaita la bienvenue, et la princesse Sophie se trouva, cinq minutes après, assise devant une tasse de thé.

— Vous a-t-elle donné bien du mal ? demanda timidement la bonne madame Zaptine, sans désigner autrement sa fille.

Celle-ci, dans une tenue irréprochable, dégustait le thé maternel avec une visible satisfaction.

— Mais, chère madame, elle ne m'a pas donné de mal du tout ! répondit Sophie.

Une rougeur de plaisir couvrit le visage de Dosia. Mais elle garda le silence.

— Est-il possible ? soupira madame Zaptine. Ici, nous ne savons qu'en faire !

Une seconde couche de rouge monta aux joues de la jeune indisciplinée, et la satisfaction disparut de ses yeux.

— Je crois, dit la princesse avec douceur, que le système d'éducation que vous avez employé avec elle n'était pas tout à fait celui qui lui convenait...

— Madame Zaptine leva les yeux et les mains au ciel.

— Je n'ai employé aucun système, dit-elle avec douleur. Je n'ai pas cela à me reprocher.

— Précisément, répondit Sophie sans rire ; je crois qu'un système bien ordonné, approprié à son caractère et à ses facultés...

— Mon mari avait horreur des systèmes, répondit madame Zaptine en portant son mouchoir à ses yeux. C'est lui qui a commencé l'éducation de cette malheureuse enfant... Que n'a-t-il vécu pour achever son œuvre ?

La princesse vit que cette oreille-là était inabordable.